



LE BIENHEUREUX

Louis-Marie GRIGNION DE MONTFORT

Missionnaire apostolique

Fondateur de la Congrégation des Prêtres missionnaires
de la Compagnie de Marie et de celle des Filles de la Sagesse,
mort en 1716, âgé de 44 ans.

UN APOTRE DE LA CROIX ET DU ROSAIRE

LE BIENHEUREUX

LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE MARIE

ET DE LA SAGESSE



PARIS

IMPRIMERIE E. PETITHENRY

8, RUE FRANÇOIS 1^{er}, 8

DÉDICACE

A MARIE-LOUISE DE JÉSUS, PREMIÈRE FILLE DE LA SAGESSE

C'est à vous, digne fille du bienheureux Louis-Marie de Montfort, que je dédie ce petit livre, où se trouve retracée la vie de votre bien-aimé Père. En vous l'offrant, je crois remplir un devoir de reconnaissance pour plusieurs faveurs obtenues par votre entremise, en particulier pour une guérison. Daigne le Seigneur hâter le jour où votre nom sera invoqué dans l'Église avec celui de Montfort, où vous partagerez les honneurs de Montfort sur la terre, comme vous partagez sa gloire dans les cieux !

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Pour nous conformer aux prescriptions de la Sainte Église Romaine, notre Mère, nous protestons n'avoir voulu, en rien, dans ce livre, prévenir le jugement du Saint-Siège, pour lequel nous professons une entière obéissance et une parfaite soumission.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE ET LA VIE DU BIENHEUREUX DE MONTFORT

« Marie, dit le bienheureux de Montfort, est la montagne de Dieu, montagne abondante et fertile, montagne forte et coagulée, montagne en laquelle Dieu se complait merveilleusement, et en laquelle il demeure et demeurera jusqu'à la fin; montagne qui a sa cime au-dessus des plus hautes montagnes. *Fundamenta ejus in montibus sanctis....., mons in vertice montium.* Heureux et mille fois heureux les prêtres que vous avez choisis et prédestinés, ô Seigneur, pour demeurer avec vous sur cette abondante et divine montagne, afin d'y devenir des rois de l'éternité, afin d'y devenir plus blancs que la neige par leur union à Marie, afin de s'y enrichir de toutes les bénédictions temporelles et éternelles dont Marie est toute remplie.

» C'est du haut de cette montagne que, nouveaux Moïses, ils lanceront, par leurs ardentes prières, des traits contre leurs ennemis pour les terrasser ou les convertir; c'est sur cette montagne qu'ils apprendront de la bouche de Jésus-Christ, qui y habite toujours,

l'intelligence de ses huit béatitudes; c'est sur cette montagne de Dieu qu'ils seront transfigurés avec lui comme sur le Thabor, qu'ils mourront avec lui comme sur le Calvaire, et qu'ils monteront au ciel avec lui comme sur la montagne des Oliviers (1). »

Le bienheureux de Montfort a été un des heureux prêtres, choisis et prédestinés pour habiter sur cette montagne bénie, et, à cause de cela, sa vie a été une vie toute merveilleuse. C'est auprès de Marie, c'est sur la montagne mystérieuse de Dieu, qu'il faut étudier Montfort pour le comprendre. On le verra constamment occupé à prier, à aimer Marie; on le verra prendre sans cesse dans le Cœur de Marie des grâces de toutes sortes, qu'il répandra ensuite sur les peuples, semblable à ces fleuves majestueux, qui portent dans les vallées les eaux bienfaisantes puisées dans les montagnes. Enlever à Montfort sa grande dévotion à la Sainte Vierge, c'est lui ôter sa vraie physionomie. S'il a été un grand prédicateur, un véritable apôtre, un thaumaturge; s'il a remué les cœurs et entraîné les volontés, s'il a changé des populations entières, si lui-même a mené une vie extraordinaire, toute surnaturelle, toute à Dieu et aux âmes, c'est qu'il s'était consacré spécialement à Marie, c'est qu'il l'aimait ardemment, la consultait en tout, vivait de sa vie et ne travaillait que pour elle, afin de mieux travailler pour Jésus.

(1) Prière du bienheureux pour obtenir des missionnaires à la Compagnie de Marie.

Les effets merveilleux que le Bienheureux promet à ceux qui deviendront les esclaves de Jésus en Marie, il les a expérimentés en lui-même. La Sainte Vierge a dirigé son serviteur, l'a comblé de bienfaits, et a procuré par lui un magnifique triomphe à Jésus-Christ.

Daigne donc l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, bénir cet humble écrit, afin que, faisant aimer le bienheureux Montfort, il lui amène à elle-même des enfants et des esclaves d'amour. Que votre règne arrive, ô Marie, afin qu'arrive par vous le règne de Jésus-Christ! C'est la seule ambition de celui qui a écrit cette vie. C'est la seule récompense qu'il sollicite pour prix de ses travaux.

O Marie

Que n'ai-je une voix de tonnerre,
Afin de chanter en tous lieux,
Que les plus heureux de la terre
Sont ceux qui vous servent le mieux (1)?

(1) Tous les vers cités dans cette histoire sont tirés des œuvres du bienheureux de Montfort.

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ANNÉES DU BIENHEUREUX

Mon œil à peine avait vu la lumière
Et ton amour veillait sur mon berceau.
Tous mes instants, ô mon aimable Mère,
Furent marqués par un bienfait nouveau.

Quand on va de Rennes à Brest, on rencontre bientôt une petite ville coquettement posée au flanc d'une colline, au confluent de deux rivières, le *Garun* et le *Meu*; c'est Montfort-sur-Meu, du diocèse de Rennes. Avant la Révolution, elle s'appelait Montfort-la-Cane et faisait partie du diocèse de Saint-Malo. A l'époque où commence la vie que nous allons raconter, cette ville justifiait son nom de Montfort. Entourée de solides fortifications, elle semblait défier les efforts des ennemis qui oseraient l'attaquer. Dans son enceinte s'abritaient trois paroisses, Coulon, Saint-Nicolas, Saint-Jean, et, de plus, l'abbaye de Saint-Jacques appartenant aux Augustins.

C'est dans cette vieille cité bretonne que la Providence plaça le berceau du bienheureux Louis-Marie Grignon. Il naquit le 31 janvier 1673. Son père se nommait Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bacheleraie, et sa mère, Jeanne de la Visuelle-Robert de Launais, fille d'un échevin de Rennes, tous deux de familles nobles, mais peu fortunées. Le nouveau-né fut baptisé le 1^{er} février, dans l'église Saint-Jean, sa paroisse, et reçut le nom de Louis, auquel,

par dévotion pour la Sainte Vierge, il ajouta, à la Confirmation, celui de Marie. Plus tard, voulant montrer qu'il était mort au monde et ne dépendait plus que de *Dieu seul*, il abandonna son nom de famille; comme saint Louis, son patron, il ne porta plus que le nom du lieu où le baptême l'avait enfanté à la véritable vie; désormais il s'appellera *Louis-Marie de Montfort*.

La tradition du pays rapporte qu'il fut mis en nourrice chez une pieuse femme, nommée Andrée, demeurant non loin de Montfort, dans le voisinage de Saint-Lazare. Une croix de granit indique, par une inscription, le champ où se trouvait la pauvre maison en terre, qui acheva de s'écrouler en 1873.

Au moment où l'eau sainte coulait sur le front de Louis, Marie regarda avec tendresse et adopta ce jeune enfant, qui devait tant l'aimer et la prêcher. La protection de cette *bonne Mère*, comme il avait coutume de l'appeler, lui est acquise et ne lui manquera jamais. De bonne heure, en effet, l'action de Marie se fit sentir sur son enfant d'adoption. Le peu que les historiens nous ont laissé sur ses jeunes années nous montre en lui le chrétien, uniquement soucieux d'accomplir les vœux de son baptême, de faire fructifier la divine semence de la grâce. Bien loin de rechercher les jeux et les amusements de l'enfance, Louis n'avait de goût que pour les choses du ciel. Ange dans un corps mortel, il s'appliquait à faire ici-bas ce que les anges font dans le ciel. *Dieu seul*, c'était déjà sa devise. Ces mots inspiraient toutes ses actions, toutes ses paroles. En toutes choses, il ne voyait que Dieu, n'aimait que Dieu. Son bonheur était de prier, et jamais il ne trouvait trop longues les heures écoulées au pied du tabernacle ou devant l'autel de Marie. « On put bientôt s'apercevoir, dit Clorivière, que c'était une de ces âmes privilégiées en qui

Dieu se plaît à manifester les trésors de sa grâce, et qui ne se ressentent presque point de la corruption commune du péché originel. »

Voyant Dieu dans ses parents, et dans les maîtres qui l'instruisaient, Louis-Marie leur témoignait sans cesse le plus profond respect, leur obéissant au moindre signe, allant même au-devant de leurs désirs. Bien qu'il eût beaucoup à souffrir de la part d'un père irascible et violent, il ne lui donna jamais le moindre sujet de mécontentement, comme ce père l'avouera un jour à Ponehâteau, devant une nombreuse réunion de prêtres et de religieux.

Souvent, les hommes donnent, dans leur enfance, des indices de ce qu'ils seront plus tard. Tout jeune encore, notre Bienheureux est déjà missionnaire. On le voit exercer ce rôle auprès de sa mère, accablée sous le poids des chagrins et des travaux domestiques; il la console et la relève en lui montrant le ciel. Il use de son influence sur sa jeune sœur Louise pour la porter à la piété et à l'amour de Dieu. Avec quel art le charitable frère savait l'arracher aux amusements ordinaires de l'enfance, pour l'associer à ses pratiques de dévotion! Quand elle témoignait quelque répugnance à la prière, il lui disait : « Ma chère sœur, vous serez toute belle et le monde vous aimera, si vous aimez Dieu. » Aussitôt, elle le suivait et, se faisant apôtre à son tour, elle entraînait après elle ses jeunes compagnes. C'était plaisir de voir tout ce petit monde dire avec ferveur le chapelet. Louis le présidait, comme c'était son droit, puis, avant de congédier la pieuse assemblée, il donnait tout ce qu'il avait de plus beau et de meilleur pour l'engager à dire le chapelet tous les jours. Le plus grand plaisir que ces enfants pouvaient lui faire était de lui parler de Dieu ou de lui permettre d'en parler. Il ne savait quelle caresse faire à Louise, quand elle se portait à quelque acte de vertu.

Mais ce qui distinguait surtout le jeune Grignon à cette époque, comme dans tout le reste de sa vie, c'était sa dévotion singulière envers la Sainte Vierge. « L'amour de Marie, dit M. Blain, un de ses condisciples, était comme né avec lui. On peut dire que cette bonne Mère l'avait choisi la première pour un de ses plus grands favoris, et avait gravé dans sa jeune âme cette tendresse qu'il a toujours eue pour elle, et qui l'a fait regarder comme l'un des plus grands dévots de la Mère de Dieu que l'Église ait vus. Dans son enfance, il était en petit, si je puis parler ainsi, ce qu'il a été en grand dans un âge plus avancé : le panégyriste zélé de la Sainte Vierge, l'orateur perpétuel de ses privilèges et de ses grandeurs, le prédicateur infatigable de sa dévotion. Était-il devant une image de Marie, il paraissait ne plus connaître personne, et, dans une espèce d'aliénation des sens, priant d'un air dévot, dans une sorte d'extase, immobile et sans action. Il se tenait des heures entières à la prier, à l'honorer, à réclamer sa protection, à lui dédier son innocence, à la conjurer d'en être la gardienne, à se consacrer à son service. Cette dévotion si sensible n'était pas en lui passagère, comme en tant d'autres enfants; elle était journalière. » Heureux enfant ! il pourra dire en vérité de la Sainte Vierge :

Marie est ma grande richesse
Et mon tout, auprès de Jésus.
C'est mon bonheur, c'est ma tendresse,
C'est le trésor de mes vertus.

CHAPITRE II

ÉTUDES DU BIENHEUREUX A RENNES — NOVICIAT DE LA CHARITÉ

Digne Mère de Dieu, Vierge pure et fidèle,
Communiquez-moi votre foi,
J'aurai la Sagesse par elle
Et tous les biens viendront en moi.

Les historiens du Bienheureux ne nous ont laissé rien de précis sur les actes si touchants de la Première Communion et de la Confirmation. On se figure aisément avec quelles saintes dispositions cette jeune âme reçut la première visite de Jésus; avec quel amour elle se livra à l'Esprit divin qui daignait faire en elle sa demeure ! Nous savons qu'à partir de ce moment, notre pieux jeune homme fut rempli d'une sorte de passion pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

C'est vers cette époque qu'il quitta Montfort pour aller à Rennes faire ses humanités. Son père, n'ayant point de richesses à léguer à ses huit enfants, voulut au moins leur donner une instruction convenable : Louis, âgé de douze ans, fut envoyé au collège de Rennes, que dirigeaient les Pères Jésuites. Cette maison très florissante comptait plusieurs milliers d'élèves, qui, en dehors des classes et de certains exercices, vivaient, selon l'usage du temps, les uns dans leur propre famille, les autres, beaucoup plus nombreux, chez des étrangers. Une telle vie, on le comprend, avait ses dangers de plus d'une sorte, et donnait